

## Réflexion biblique

### Les miracles

Lecture : Hébreux 2 : 2-4.

Plusieurs sont persuadés que les miracles ne peuvent pas arriver. Ils voient le miracle comme une transgression des lois de la nature, comme une rupture dans l'enchaînement des causes et des effets, et pensent que pareille chose n'arrive jamais. Ayant cette conviction très fermement ancrée, ils appellent « non scientifique » toute démarche qui admet la possibilité qu'un miracle ait eu lieu, que quelque chose soit arrivé qui n'était pas conforme aux lois de la nature. En d'autres termes, le cercle des causes et des effets est considéré comme clos : il leur semble incompatible avec l'image du monde scientifique que la moindre brèche lui soit faite.

### **1. L'objection aux miracles**

C'est le cas d'un certain nombre d'incroyants autour de nous, en particulier ceux qui demeurent attachés au *scientisme*, une sorte de « religion de la science », très forte dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, mais qui n'a pas disparu de nos jours. Quelques théologiens - non pas évangéliques, mais de compromis avec l'incroyance du siècle - ont dit à peu près la même chose. Dans une conférence intitulée « Nouveau Testament et mythologie », Rudolph Bultmann, grand théologien allemand qui a dominé la théologie des Églises protestante dans les années 1940 et 1950 (et dont l'influence n'est pas tout à fait effacée) affirme très clairement que s'imaginer que le cercle des lois et des effets puisse être à quelque moment interrompu par une puissance divine qui s'y insérerait soudain, est une vision mythologique des choses que l'homme moderne ne peut plus admettre ; si certains le faisaient ce serait une sorte de schizophrénie, une séparation dans leur esprit, une sorte de double jeu intellectuel dont ils seraient victimes.

Certains ne vont pas aussi loin, mais on peut décrire leur attitude de la manière suivante : ils n'osent pas affirmer qu'aucun miracle n'est concevable ni possible ; ils n'osent pas s'exposer à un démenti éventuel, mais ils disent il n'est « pas scientifique » d'admettre un miracle. C'est en dehors de la sphère de la science et de la démarche scientifique. Celui qui envisage la possibilité d'un miracle montre qu'il n'est pas scientifique. Cette position est souvent défendue de manière équivoque : d'une part, ceux qui tiennent ce langage ou adoptent cette attitude ont l'air d'admettre qu'il y ait d'autres attitudes légitimes que l'attitude scientifique ; mais dans un deuxième temps, ils font comme si celle-ci était quand même la seule qui soit droite, digne et responsable pour un esprit rationnel aujourd'hui. Ils n'osent pas affirmer comme une thèse sur la réalité qu'aucun miracle n'arrive jamais, mais ils disent si l'on veut être scientifique, on ne doit pas admettre qu'il y a eu miracle, mais chercher autrement, chercher autre chose, pour trouver des explications naturelles aux phénomènes qui se sont produits.

On peut signaler qu'il existe une façon très aiguisée d'utiliser cette pensée quand il s'agit de miracles attestés dans l'histoire, et que l'on croit sur l'autorité de témoins anciens. Hume, au 18<sup>e</sup> siècle, a forgé l'argument. Il affirme que « l'historien pèse les probabilités » : il a des témoignages, et doit déterminer, à chaque fois, si les probabilités en faveur du témoignage l'emportent, ou au contraire les probabilités qui lui sont défavorables. Dans le cas d'un « témoignage de miracle », il faut dire que les chances pour qu'un miracle se soit produit sont très faibles (autrement ce ne serait pas un miracle). Elles ne pèsent pas lourd à côté des chances que le témoin ait menti, se soit trompé, ou ait eu des hallucinations. Etant donné le rapport des forces, on peut dire que les chances pour que le témoignage manque de solidité sont toujours les plus grandes. La méthode scientifique en histoire va donc toujours rejeter les témoignages de miracles. Un bon historien, qui se veut rationnel et scientifique, devra toujours dire : « On me rapporte qu'il y a miracle ? En fait je dois considérer qu'il est plus probable que le témoin a menti ou qu'il s'est trompé, plutôt que d'affirmer la réalité même d'un acte ou d'un événement miraculeux ». Hume applique ce raisonnement tout spécialement à la résurrection de Jésus-Christ, qui, tout en faisant partie de la

catégorie des miracles, est plus qu'un miracle, parce qu'elle est la clé de voûte, comme événement, de tout le christianisme.

On peut ajouter à ce réquisitoire contre l'idée de miracle, et contre l'idée que les miracles viennent en appui de la foi chrétienne, qu'il y a des « miracles » partout, dans toutes les religions et toutes les sectes. Presque toutes les doctrines, dans l'histoire de l'humanité, invoquent des miracles. Il y en a d'étonnants ! Les gens guérissent en se baignant dans le Gange, comme ils le font en allant à Lourdes, ou dans des réunions pentecôtistes. Que peuvent valoir de tels miracles comme indices favorables au plan de la doctrine ?

Quand on analyse de tels miracles, on se rend bien compte qu'ils sont des phénomènes mal expliqués, mais pour lesquels la psychologie collective joue un rôle très important. Selon que les foules sont préparées à attendre des miracles, elles en voient ; puis les choses se colportent, s'enflent et grossissent ; on observe souvent de tels mécanismes. Les gens sont avides de récits de miracles. Dès que l'on raconte un miracle, en chaire, même dans notre Église, un miracle contemporain, immédiatement on capte l'attention ! Les gens souhaitent avoir des miracles et l'on sent très bien, c'est une loi de la psychologie sociale, que lorsque l'on souhaite vivement que les choses soient, la rumeur naît facilement, et se gonfle, qui rapporte que la chose a eu lieu. C'est ce qu'enseigne l'étude des rumeurs. L'appétence pour les miracles est telle que des récits de miracles naissent et embellissent. Mais on ne peut pas considérer que cela soit très solide.

Enfin – c'est la partie la plus profonde du réquisitoire de ceux qui sont heurtés par les miracles, certains se disent prêts à croire en Dieu, à considérer que l'idée de Dieu est noble et nécessaire pour un esprit qui a le sens métaphysique : mais que serait un Dieu qui aurait si mal calculé ses actions qu'il serait obligé, de temps en temps, de les « rattraper » ? qui aurait établi des lois et qui les violerait lui-même ? que serait ce Dieu, en quelque sorte, qui improviserait par des miracles, qui ruinerait la belle économie des lois qu'il est censé avoir établi lui-même ? Le psaume 148 déclare, à propos des cieux et de la terre, que Dieu les a établis à toujours et à perpétuité, qu'il leur a donné des lois « qu'il ne violera pas » (v.6) ! Le miracle est une violation de la loi établie par Dieu ! Un Dieu qui ne ferait pas de miracles est bien plus digne d'admiration et d'adoration, ne se donnant pas cette petite « facilité » qui correspond à un besoin malsain de la plupart des hommes.

Comment devons-nous riposter à un tel réquisitoire ?

## **2. Le réquisitoire en faveur des miracles**

La réponse peut se faire, fondamentalement, selon deux grandes lignes. La première souligne que la compréhension du miracle que ces objecteurs ont à l'esprit n'est pas tout à fait juste. Elle n'est pas totalement étrangère à l'idée biblique de miracle, mais elle ne correspond pas non plus aux notes dominantes de la conception biblique du miracle. Il y a là une correction, au moins, à apporter. La seconde ligne contestera la conception du monde scientifique qui sous-tend l'argument.

### **2.1. La conception biblique du miracle**

1. Le premier point à souligner est que l'idée de violation des lois de la nature n'est pas du tout au premier plan dans l'Écriture lorsqu'elle envisage le miracle. On peut même se demander si c'est strictement une notion biblique, en tout cas lorsque l'on emploie des termes aussi forts que « transgression » ou « violation ». Bien des phénomènes appelés miracles dans l'Écriture se sont passés selon des enchaînements de type causal, entièrement ordinaires, qui n'ont entraîné aucune transgression des fonctionnements habituels du cosmos. Je souscris pour ma part à l'interprétation que donnent plusieurs commentateurs évangéliques de miracles qui, au premier abord et peut-être par héritage d'école du dimanche, semblent être des transgressions des lois de la nature, alors que, si l'on comprend mieux le langage de la Bible, tel n'a pas été le cas.

Considérons, par exemple, le fameux soleil de Josué qui se serait arrêté – impliquant l'arrêt de tout le système solaire pendant quelques heures, avec abolition de toutes les lois de la gravitation. Est-ce vraiment cela que dit le texte ? Il ne le semble pas. Un savant évangélique de très grande compétence, qui connaissait des dizaines de langues anciennes, Robert Dick Wilson, a pu démontrer en se fondant sur des tablettes astronomiques mésopotamiennes que le langage

biblique signifie, en réalité, qu'il y a eu une éclipse. Dieu a fait que survienne une éclipse, juste à ce moment-là, qui a semé la terreur dans le rang des ennemis et a permis à Josué d'exploiter sa victoire. Le miracle est alors la coïncidence, dans le plan de Dieu, entre la bataille et l'éclipse (que des astronomes instruits auraient pu prévoir, avec son temps exact).

Mon professeur d'Ancien Testament m'a permis de mieux comprendre le passage de la Mer des Roseaux (c'est bien le terme, et non « Mer Rouge » : des textes ultérieurs parlent de « Mer Rouge », mais le texte de l'Exode parle de « Mer des Roseaux »). On imagine souvent ce passage comme un phénomène où toutes les lois de la nature ont été violées, où les eaux, d'un coup, sont restées à la verticale, formant une paroi aquatique comme gelée (même s'il s'agissait d'eau salée !). Mais on peut interpréter le langage de l'Exode et des références qui y sont faites ultérieurement, dans un tout autre sens. Les eaux ont constitué un rempart, un mur, mais non dans ce sens physique d'une paroi comme coupée au cordeau : elles ont formé un rempart *par rapport aux Égyptiens*, qui essayaient d'attaquer. Il est probable que, dans une zone marécageuse avec une profondeur d'un ou deux mètres d'eau, avec des systèmes de petits lacs communiquant par des passages resserrés, un vent extrêmement puissant a fait basculer et a refoulé une masse d'eau d'un de ces lacs marécageux à un autre, de telle sorte qu'il y a eu un passage à sec rendu possible pour les enfants d'Israël. Les eaux ainsi amoncelées ont constitué comme un rempart, qui a permis aux enfants d'Israël de passer. Puis, lorsque les Égyptiens se sont lancés (l'auraient-ils fait s'ils avaient vu une muraille d'eau de dix mètres à la verticale ?), Dieu a changé la direction du vent, et ces eaux amoncelées sont revenues en grand refoulement. C'est probablement ce qui s'est passé ; c'est une interprétation plausible des textes bibliques, qui les respecte. Là encore, pas de transgression particulière des lois de la nature, mais une synchronisation par le Seigneur.

2. Les principaux *termes bibliques* pour parler des miracles n'impliquent pas en eux-mêmes qu'il y ait eu rupture de chaîne causale, ou transgression des lois de la nature. Les trois termes employés (présents en Hb 2 :2-4) : signes, prodiges, miracles. Le mot « *miracle* » est, littéralement, « puissance ». C'est le même mot que « puissance » ailleurs. Il s'agit de phénomènes qui montrent la libération d'une très grande quantité d'énergie : une puissance se manifeste par l'événement qui se produit. Mais cette puissance peut être aussi celle de faire coïncider des phénomènes : la manière dont cette puissance arrive n'est pas déterminée par le concept associé au mot. Cette puissance ne viole pas forcément les lois de la nature. Le second terme, « *prodige* », implique l'extraordinaire, désigne quelque chose d'inhabituel et qui attire les regards pour cette raison. Ce mot est utilisé en français : on parle de « tératologie » pour l'étude des monstres. Ce qui est monstrueux est inhabituel. Le prodige frappe, étonne, mais là encore, il n'y a pas d'insistance particulière sur les lois de la nature qui seraient violées. Le troisième terme est le plus riche de sens, puisqu'il signifie « *signe* ». L'Évangile de Jean n'utilise que celui-là pour parler des miracles de Jésus. L'accent porte là sur le message que symboliquement le miracle doit faire saisir à celui qui en est le témoin. Dans la terminologie biblique, les miracles sont des signes porteurs de sens, des vecteurs de sens, qu'il s'agit de discerner et de comprendre. Les termes de l'Ancien Testament ne correspondent pas strictement à ces trois termes du Nouveau Testament. Le mot principal correspond exactement à « *signes* » ('*ôf*), et peut s'employer pour des signes qui n'ont rien de miraculeux, tout comme le mot grec dans le Nouveau Testament. C'est le mot employé pour annoncer le miracle de la naissance virginale du Messie en Esaïe 7. Mais Dieu donne aussi comme « *signe* » à Moïse qu'il l'envoie le fait qu'avec le peuple d'Israël, ils « adoreront Dieu à cette montagne ». Ce n'est pas spécialement un miracle, mais un point de repère, qui lui permettra d'accrocher sa foi à quelque chose de plus tangible. Un autre mot est traduit par « *prodige* » dans plusieurs versions, mais il a aussi la valeur d'un événement porteur de signification. Un autre terme a un usage assez large, et évoque ce qui dépasse les possibilités de l'homme, ce qui diffère : les « *merveilles* ». Ces termes ne mettent pas l'accent sur la violation des lois de la nature, mais sur un assemblage de traits : c'est quelque chose de très inhabituel, qui frappe, montre une puissance qui n'est pas à la disposition de l'homme : ce qu'il ne peut pas faire advenir arrive. L'homme ne peut pas réaliser des coïncidences juste au bon moment, ne peut pas produire certains effets, mais ils se produisent ! La puissance de Dieu est ainsi dénotée. Ce qui est inhabituel attire l'attention sur l'intervention d'une puissance. Cette puissance n'agit pas simplement pour se faire voir, mais de manière significative. La perspective biblique du miracle invite d'abord à s'intéresser à cette signification.

Pour tous les auteurs bibliques, les miracles sont conçus comme des interventions divines *dans un ensemble où Dieu est actif et dirige tout* ce qui se passe. Les miracles sont inhabituels, certes.

Mais dans le fond, ils ne diffèrent pas des autres événements qui se produisent, puisque tout procède de Dieu. Tout ce qui arrive, Dieu l'opère selon le conseil de sa volonté (Ep 1 :11). On a pu dire, avec un peu d'exagération, qu'on ne devrait pas dire « Il pleut » mais « Dieu pleut », ou plus précisément « Dieu fait pleuvoir ». Tout ce qui se produit vient de l'activité du Seigneur qui domine toute chose, qui organise tout avec sagesse. Les miracles font partie de ces œuvres de Dieu. Une expression ancienne pour les désigner est très belle : les miracles sont des « providences extraordinaires ». Dieu gouverne toutes choses, c'est sa providence. Il pourvoit aux besoins de ses créatures, en gouvernant et en agissant, parce qu'il porte toutes les créatures dans leur fonctionnement ; sans lui tout s'évanouirait, comme le dit le Psaume 104. Dieu agit dans sa providence, de manière réglée et habituelle. Mais il existe certaines « providences extraordinaires » : Dieu intervient, pourvoit, selon les besoins, mais de manière extraordinaire, qui frappe les regards. C'est le deuxième élément dans la notion biblique de miracle : le miracle est intégré dans un grand ensemble que l'on peut appeler la providence divine.

## 22. La riposte au scientisme

Lorsqu'on a bien vu cela, on est prêt à riposter au scientisme. L'idée d'une causalité fermée sur elle-même, d'un cercle de lois impossible à rompre est, d'une part, une position philosophique parmi d'autres, nullement nécessaire à la démarche scientifique, et d'autre part, en contradiction avec la vision biblique du réel. Cette vision biblique, rappelons-le, a servi de fondement à l'essor de la science moderne, et est tout à fait compatible avec le développement des sciences.

De quel droit affirmer, parce qu'on a trouvé un certain nombre de corrélations régulières dans le monde, que cela constitue un cercle *fermé* ? De quel droit ? C'est un décret, un *oukase* philosophique, qui correspond au scientisme, et non à la science. Non seulement c'est arbitraire, mais cela enferme ceux qui prennent un tel décret dans une situation dont ils ne peuvent sortir, et qui est désespérée. Ils sont bloqués dans une impasse : car dès lors, qu'en est-il de l'homme ? qu'en est-il de la liberté qu'ils déploient eux-mêmes lorsqu'ils déploient leur science ? Comment quelqu'un peut-il agir, si tout est déterminé dans ce cercle de causes et d'effets ? Sa liberté n'est qu'une illusion, car en fait, tout n'est qu'un entrechoc d'atomes, ce ne sont que ces lois qui opèrent, le comportement n'est qu'un effet de causes dont il n'est pas conscient. A moins que la liberté ne soit hors jeu, hors de ce cercle ? Mais alors, comment l'homme agit-il, peut-il intervenir lui-même ? Il est bien difficile de récuser l'expérience intime de la liberté : le problème de la coexistence entre la liberté et ce déterminisme fermé sur lui-même est insoluble, philosophiquement, pour ceux qui adoptent la position scientiste.

Les scientifiques sont moins nombreux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au 19<sup>e</sup> siècle, et en particulier à cause de l'évolution de la pensée des savants eux-mêmes. Beaucoup sont prêts à dire qu'ils ne savent plus très bien à quoi correspond la notion de causalité. Ce que nous observons, ce sont des corrélations ; nous en tirons des équations, mais à quoi tout cela correspond... les savants eux-mêmes sont parfois exagérément sceptiques. Les notions bibliques de lois établies par Dieu pour le bon fonctionnement de la nature correspondent bien mieux à la modestie des savants de notre temps lorsqu'ils doivent définir ce que sont les lois formulées et mises en équation : pour les savants, ces lois sont des comportements observables de particules, ou d'éléments de la nature, dont on peut dire qu'au moins statistiquement on a tant des chances que cela se produise plutôt que cela ne se produise pas.... Cela correspond assez bien à la notion biblique ! Dieu le Seigneur a disposé les choses avec ordre, il a établi des corrélations régulières, mais il ne s'est pas pour autant lié les mains ! Ce n'est pas un ensemble qui reposerait en soi et qui serait fermé sur soi. Il s'agit de corrélations, de règles de fonctionnement, qui sont comme à la disposition du Seigneur et qui ont besoin de lui pour subsister. Le scientisme n'a donc rien pour nous intimider, si nous le dépouillons de ses faux prestiges, si nous résistons à l'assurance ou au terrorisme intellectuel de certains de ses défenseurs. Il n'est pas une position très forte !

La position biblique est tout-à-fait compatible avec la science. Du moment que Dieu a établi des régularités, le savant peut les rechercher, et faire des expériences en vue de les dégager, de les repérer, de quantifier. Mais cela n'exclut pas que Dieu agisse aussi, s'il lui plaît, hors de ces régularités.

Nous sommes obligés de dire que Dieu le fait, qu'il agit hors de ces régularités que les savants appellent « lois de la nature ». Nous avons donné plusieurs exemples de miracles bibliques où cela n'a sans doute pas eu lieu. Mais, dans certains cas, il nous faut admettre, simplement, que Dieu a agi hors régularité. Il n'a pas fait jouer les corrélations ordinaires. Lorsque le prophète Élisée est venu au secours d'un compagnon qui avait perdu le fer d'une hache au fond de l'eau (il avait emprunté la hache, et en ce temps-là, cela valait cher !), lorsqu'Élisée fait remonter le fer de cette hache, il y a une action hors régularité. Comment Dieu l'a-t-il fait ? Il n'a pas transgressé les lois de la gravitation, mais il a fait intervenir dans le système ouvert qui est à sa disposition une autre force qui a fait remonter ce fer. Mais c'est une action hors régularité. Quand les trois compagnons de Daniel ont été jetés dans la fournaise et parfaitement préservés, ce n'est pas le fonctionnement naturel, ce n'est pas une simple coïncidence entre des chaînes causales comme lors de l'exode : là, on se trouve « hors régularité ». Dieu est intervenu de manière spéciale. Mais si le système des causes et des effets est ouvert, rien n'empêche que Dieu intervienne. C'est cette ouverture qui permet aussi à notre liberté d'intervenir entre les causes et les effets, mue par Dieu, selon sa manière infiniment sage et fine de le faire. Notre liberté introduit ainsi des causalités nouvelles dans le tissu que constitue la nature.

### 23. Le goût des miracles

Que répondre au problème du « goût des miracles » qui fait naître toutes sortes d'histoires mal fondées, et rend le miracle présent dans toutes sortes de religions, de sectes ?

La Bible donne des réponses très claires à ce propos. Elle dénonce, d'une part, le goût immodéré des miracles. Jésus a exprimé une sorte de fatigue, parce que l'on se pressait autour de lui pour voir des miracles. Il en était comme las et chargé. La Bible avertit contre ce désir de « voir des miracles ». Même lors de la résurrection, qu'il fallait pourtant attester par des témoins oculaires, Jésus dira : « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » La Bible ne flatte pas ce « goût du miracle ». Il faut cependant reconnaître, humblement, que nous sommes de la même nature que tous les hommes, le germe de régénération qui est en nous ne change pas tous nos réflexes ! Les lois de la psychologie collective fonctionnent aussi pour nous : il est bien vrai que, dans les milieux évangéliques, on fabrique des récits de miracles qui ne sont pas très sûrs. Il faut avoir un sens critique à ce propos. La Bible, elle, nous exhorte à la sobriété. Preuve en est le contraste très fort entre les Évangiles canoniques et les évangiles apocryphes, nés des désirs populaires du 2<sup>e</sup> Siècle, avec des miracles gratuits, simplement pour le sensationnel. Même le Coran attribue de tels miracles à Jésus, qui à deux ans aurait pris la défense de sa mère que l'on accusait d'adultère.

La Bible souligne que les faux-docteurs feront des miracles. Il n'est pas du tout étonnant pour elle qu'il y ait des miracles dans toutes les religions. Faux-prophètes et faux-christs adviendront avec des miracles, « au point même de séduire les élus de Dieu, s'il était possible » (Mt 24 :24). Si nous étions réduits à nous-mêmes, nous tomberions aussi dans le panneau, tant est fort en notre cœur ce goût du miracle, mais Dieu garde ses élus ! L'Ancien Testament, pareillement, avertit que si quelqu'un essaie de détourner le peuple de Dieu vers les idoles, même s'il opère des signes et des prodiges, il faudra être sans pitié à son égard et ne pas le suivre du tout (Dt 13). La Bible envisage que par la puissance de Satan, des prodiges puissent se réaliser, par des causalités extérieures qui interviennent dans le cadre des causes et des effets. Puisque les puissances du mal sont réelles, elles peuvent produire des effets réels. Il n'est pas étonnant qu'il y ait des miracles dans les autres religions. D'autres phénomènes peuvent être liés à des lois que nous ne connaissons pas encore, comme des guérisons psychosomatiques par décharge émotionnelle du psychisme collectif.

La Bible nous avertit de ne pas nous laisser prendre au piège. Les miracles sont donnés comme des indices de confirmation du message. Lorsque le Seigneur donne des miracles, il ne s'agit pas non plus de les refuser, de se croire plus sage que Dieu, ou plus pur que lui ! L'évangile a été confirmé par des miracles (Hb 2 :2-4), ils ont donc un rôle positif. Mais c'est d'abord la Parole, dans la continuité de la révélation, qui est décisive. S'il n'y a pas de continuité avec la révélation, ni d'accord avec ce qui a été enseigné au nom de Dieu par les prophètes venus auparavant, les miracles ne valent rien, et doivent plutôt être dénoncés comme des pièges.

#### 24. Les miracles, indignes d'un Dieu d'ordre ?

Que répondre à l'objection de ceux qui pensent que les miracles ne sont pas dignes d'un Dieu qui a prévu, a établi des lois ?

Une première réponse est tirée du livre de C.S. Lewis sur les miracles. Elle est magnifique. Il récuse totalement que les miracles soient une sorte d'improvisation divine pour pallier une déficience. Mieux vaut les comparer à de la poésie, à la rupture de rythme, à l'irrégularité qui couronne un poème et permet de lui donner vraiment sa perfection. Dans l'œuvre d'art, une pure régularité est en-dessous de la perfection. Il ne faut pas être « trop » sage, comme le dit l'Ecclésiaste. Le summum de l'art n'est pas la régularité, mais de pouvoir introduire une irrégularité tellement bien à sa place que l'on s'en retrouve ravi. Le message du poème ressort de manière absolument saisissante. C'est ainsi qu'il faut voir les miracles. Ils ne sont pas une retombée hors rythme, c'est la perfection du rythme.

La seconde réponse est plus théologique. Cet assemblage des lois régulières d'une part, et de certaines interventions des providences extraordinaires d'autre part, correspond exactement au rapport biblique entre Dieu et le monde. Dieu est un Dieu rationnel et souverain, qui peut établir un ordre universel. S'il Dieu n'était pas souverain, il n'y aurait pas d'ordre universel. S'il n'était pas un Dieu rationnel, ce serait le chaos. Mais en même temps, il demeure au-dessus du monde, il est un Dieu personnel. Il n'est pas simplement « la raison cosmique », ou le système. Il garde sa liberté, parce qu'il est au-dessus du monde. C'est ce qui se signale dans les providences extraordinaires. Dieu, là, fait signe à ceux qui ont des yeux pour le voir. Il se montre lui-même dans sa distinction d'avec le monde. Il est présent dans le monde, il le porte, mais ne se réduit pas au monde, ni ne se confond avec lui. C'est ce qui permet à ses miracles de nous parler. Le Dieu biblique est le seul à pouvoir faire des miracles. Un Dieu qui ne serait pas souverain ne pourrait pas en faire : ou bien ce serait le chaos, ou bien ce seraient des lois qu'il ne pourrait pas lui-même utiliser comme il le fait. Un Dieu qui serait confondu avec le monde ne serait que le monde, en fait. Nous pouvons donc honorer la pensée biblique du miracle en voyant qu'elle a une parfaite correspondance, une pleine harmonie avec le rapport biblique entre Dieu et le monde.

Henri Blocher